

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 70 – Le 11 octobre 2025

La « drôle de guerre » du lieutenant Jean Philippot *Les hommes : comment les entraîner ?*

par Danielle Rapetti

Jean Philippot était professeur agrégé d'histoire et de géographie au Lycée Clemenceau quand, comme tant d'autres, il fut mobilisé le 1er septembre 1939, *lui l'homme de paix*, pour faire la guerre.

Notre amie Danielle Rapetti qui l'a bien connu a conservé des petites notes écrites alors par celui qui allait devenir le maire de Nantes à la Libération. Elle nous en livre ici quelques unes dans leur contexte. Merci Danielle. JLL

Responsable de la publication : **J.-L. Liters**

jeanlouis.liters@gmail.com



Par décret du 1^{er} septembre 1939, plus de 5 millions d'hommes sont mobilisés



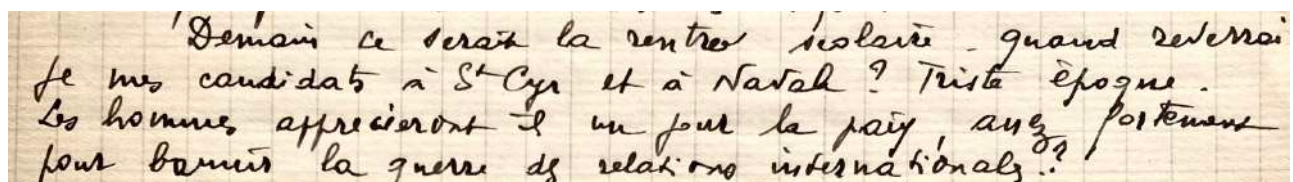
*Secteur Nord-Est
de la ligne Maginot*



.... à Nantes, du lycée Clemenceau à la frontière de la France ...



**Le lieutenant Jean Philippot ,
comme nombre de professeurs
mobilisés, ne retrouve pas
ses élèves à la rentrée scolaire
du 2 octobre**



La « drôle de guerre » du lieutenant Jean Philippet

Les hommes : comment les entraîner ?



Natif d'un petit village lorrain proche de Verdun en 1901, Jean Philippet est passionné d'Histoire.

Un mémoire où il plaide pour un Conseil Économique des Nations, lui vaut, à 23 ans, d'être l'un des lauréats du Concours Européen de la Paix institué par E. Filène.

Agrégé en 1932, il rejoint à la rentrée le lycée Clemenceau et assure un cycle de conférences à l'Institut d'Enseignement Supérieur des Lettres.

Préparatifs de guerre aux portes de Nantes

C'est la guerre. Suite à l'ordre de mobilisation générale décrétée le 1er septembre 1939, l'armée procède à la réquisition des chevaux à Saint - Étienne - de - Montluc. Jean Philippet, lieutenant du 611^e régiment de pionniers, participe à l'opération et relate quelques faits et impressions au fil des jours.

« Les opérations de mobilisation se déroulent à peu près normalement - mais (...) les hommes n'arrivent pas tous à la date prévue. (...) Les hommes ont besoin de manger : on n'a pas de roulante et quand les roulantes arrivent, les denrées manquent. »

« Mon capitaine est un comptable d'une coopérative de pharmaciens. Garçon très simple. A eu une très belle conduite pendant la dernière guerre. Pas de forfanterie, mais un sentiment très juste du devoir. Il fera bon travailler à ses côtés. »

« À la tête du bataillon, le commandant du Bois de la Patellière - un homme âgé de 54 ans (...) très calme, pondéré, ne s'emballe pas, ne s'affole pas. A connu la dernière guerre et sait comment les hommes méritent d'être traités. »

« Les hommes ? Ils viennent pour la plupart des régions de Bretagne et de Vendée. (...) Beaucoup s'enivrent à leur arrivée à Nantes et quelques uns continueront un jour ou deux. On remarque vite les meilleurs ou les pires. Les prêtres, qui exercent un certain ascendant et du reste donnent le bon exemple, acceptent toutes les corvées à un moment où chacun ne songe qu'à se défiler. (...) Bourasseau, vigoureux gaillard de trente ans, l'œil vif et la joue fraîche, réunit autour de lui des cercles fréquents. (...) On peut espérer beaucoup de sa jovialité franche. »

« 17 septembre - Nous avons quitté Nantes. Cette fois la guerre commence pour nous. Jusqu'ici, l'habit militaire, les occupations nouvelles, la réflexion même, ne nous ont pas convaincus de l'évidence. Nous rentrons matin et soir à la maison. Cette fois il faut partir. »

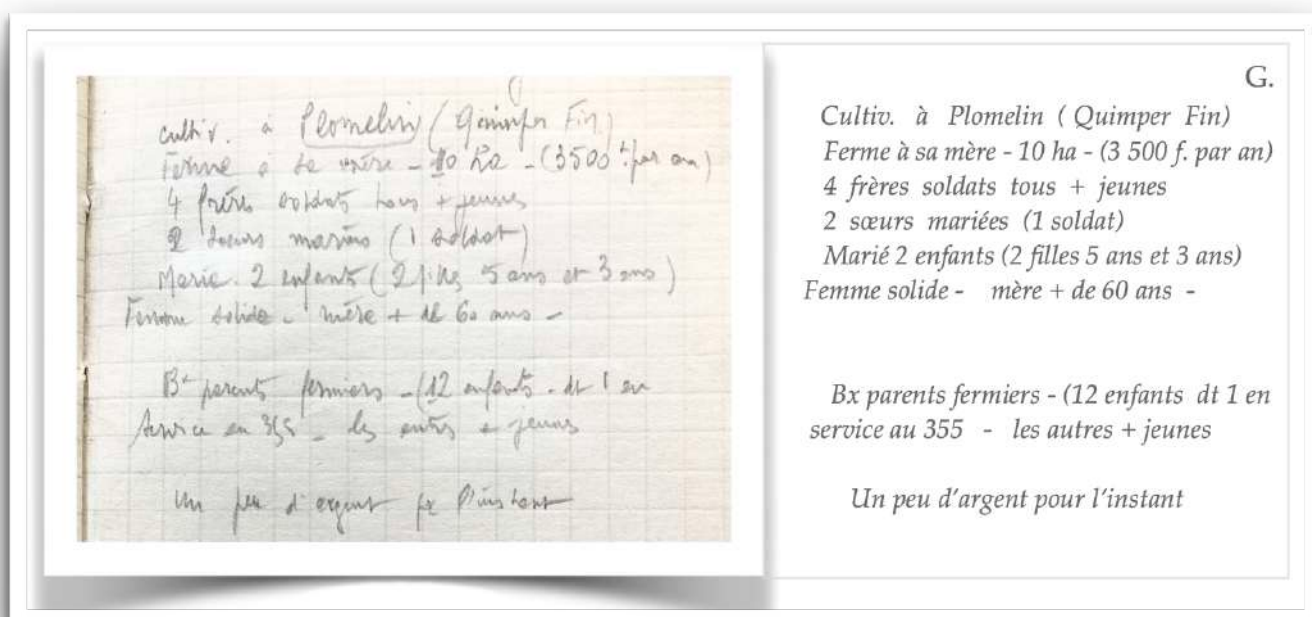
Le bataillon gagne la région frontalière au nord du pays où il cantonne depuis le 21 septembre près du village d'Anor, non loin de Fourmies.

« Dimanche 1^{er} octobre - Demain ce serait la rentrée scolaire - quand reverrai-je mes candidats à Saint-Cyr et à Navale ? Triste époque. Les hommes apprécieront-ils un jour la paix assez fortement pour bannir la guerre des relations internationales ? »

Un petit carnet noir parle des hommes ... et du lieutenant

Avec la précision d'un ethnologue, ou du géographe, l'officier tente de connaître la situation des hommes dont il a la responsabilité, les soucis familiaux aussi, qui peuvent les affecter en cette période difficile.

En haut de chaque page est inscrit le nom du soldat non mentionné sur les extraits reproduits ci-dessous. En bas figure le numéro de son fusil.



Ces notes au crayon attestent d'une trentaine d'entretiens détaillés.

En grande majorité les mobilisés sont originaires de la Bretagne et de ses confins ; en particulier des départements du Finistère, du Morbihan, de Loire-Inférieure et de Vendée. Ces hommes, à quelques exceptions près, habitent la campagne où ils sont pour beaucoup paysans et appartiennent à une famille nombreuse. Tous faits bien connus par ailleurs, de même que la fréquence d'hommes mariés, déjà pères de famille, en lien avec l'appartenance à un régiment de pionniers, unité non combattante.

Il est moins fréquent de recueillir, si possible, tout élément susceptible de mieux faire comprendre la singularité des situations familiales, les problèmes qui peuvent affecter le moral d'un homme jeune, soucieux de la vie des siens confrontés aux conséquences affectives et économiques de son absence inquiétante. Le questionnement ne porte pas sur le seul noyau familial, mais s'étend à la famille élargie. Quelles charges pèsent sur le soldat ? Quelles aides lui-même et les siens peuvent-ils attendre de leur environnement proche ? Disposent-ils de ressources financières suffisantes ? Qui contacter si nécessaire ?

M.

cultiv. à Locunolé (Fin) près Quimperlé
 fermier - 28 ha (M. Penséc. à querrien
 (fin) 5500 +
 marié 2 filles (6 ans 2 ans 1/2)
 1 frère (usine à Quimperlé - 3 enfants)
 4 sœurs (3 mariées, ouvrières à l'usine
 l'autre ~~est~~ chez Adray 1 veuve)
 Père 73 ans (pension 1800 f et aidé par
 ses fils) mère 72 ans
 Bx parents - belle mère sans ressource
 beau père mort
 Pas d'économies
 Situation difficile
 Allocation : ? à besoin écrire à
 M. Penséc François, propriét. (maire)
 Montfort député

cultiv. à Locunolé (Fin) près Quimperlé
 fermier - 28 ha M. Penséc à querrien
 (fin) 5500 f
 marié 2 filles (6 ans 2 mois 1/2)

1 frère (usine à Quimperlé - 3 enfants)
 4 sœurs 3 mariées, ouvrières à l'usine
 (autre chez Debray 1 veuve)
 Père 73 ans (pension 1800 f et aidé par
 son fils) mère 72 ans

Bx parents = belle mère sans ressource
 beau père mort
 Pas d'économies

Situat - difficile
 Allocation ? Si besoin écrire à
 M. Penséc François propriét. (maire)
 Montfort député

Le mot « cultivateur » recouvre des réalités très diverses, du statut de fermier de 10 à 20 hectares, rarement plus, à celui de « cultivateur domestique », bien différent de « boucher cultivateur ». Le recours à deux activités, agricoles ou non, plus ou moins précaires et rémunératrices, est souvent nécessaire. Ainsi l'homme déclare-t-il pour métier, par exemple : « cultivateur maçon », « cultivateur journalier et cantonnier auxiliaire ». À Camors dans le Morbihan, le sabotier « tient » le bistrot.

Ces hommes de la campagne côtoient des travailleurs venus de la ville, de plus ou moins modeste condition : représentant de commerce, mécanicien, carreleur, employé de chemin de fer, camionneur, garçon de magasin, manœuvre livreur etc.

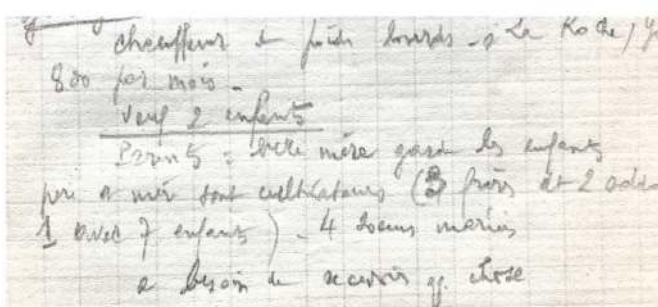
Dans cette 4^e section, rares sont les célibataires. Leur propre foyer compte un ou deux enfants, âgés de quelques mois à six ou sept ans. Trois naissances sont attendues :

en janvier chez D. domestique à Douarnenez à l'École des Frères, en mars chez V., fermier à Régigny, plus tard chez F., carreleur à Nantes.

Peu de femmes conservent un emploi « à l'extérieur », si ce n'est quelques ménages. Des travaux de couture, ou bien « *garder des gosses* » apportent quelques subsides. À la campagne, certaines continuent d'exploiter les terres, entourées, ou non, de la parentèle.

G., cultivateur à Plomelin, près de Quimper, est l'aîné d'une famille de sept enfants. Ses quatre jeunes frères sont soldats eux aussi. Les grandes fratries — de six à huit enfants — représentent un tiers des foyers. La proportion s'élève à près de la moitié si l'on abaisse le seuil à quatre enfants au minimum. La vie familiale devient d'autant plus difficile que les beaux-frères des recrues sont de même mobilisés.

Toutes les situations financières ne sont pas préoccupantes. P., cultivateur fermier d'une exploitation de 46 ha et d'un beau troupeau à Cheffoy en Vendée le dit : « *Pas d'inquiétude* ». Pas de souci immédiat non plus pour B., fermier de 28 ha à Locminé. Cependant, toutes générations confondues, les revenus des parents et beaux-parents, la possession, ou non, d'économies jouent un grand rôle dans le niveau de vie quotidien. La durée incertaine du temps de guerre aussi.



Chauffeur de poids lourds à La Roche/Yon
800 par mois -
Veuf 2 enfants
Parents : belle mère garde les enfants
père et mère sont cultivateurs (3 frères et 2 sœurs
1 avec 7 enfants) - 4 sœurs mariées
a besoin de recevoir qq. chose

L .
Chauffeur de poids lourds à La Roche/Yon
800 par mois -
Veuf 2 enfants
Parents : belle mère garde les enfants
père et mère sont cultivateurs (3 frères et 2 sœurs
1 avec 7 enfants) 4 sœurs mariées
a besoin de recevoir qq. chose

Les réponses à de délicats problèmes financiers évoqués en fin d'entretien doivent être nuancées. Bien souvent ces hommes jeunes n'ont « *pas d'économies* », « *pas d'argent* », ou bien « *peu d'économies - si dure quelque temps - situation difficile* ». Tous ne reçoivent pas un mandat, du linge, un colis. Parfois, père ou beau-père ne travaillent plus et n'ont « *pas d'allocation sûre* ». Face à trop de charges, les revenus d'une bonne exploitation ne suffisent pas toujours. Membre d'une fratrie de six enfants où l'emportent les emplois ouvriers, M., fermier à Locunolé, aide le père de 73 ans et la mère de sa femme sans ressource. Le lieutenant note « *situation difficile - Allocation ? Si besoin, écrire au propriétaire (maire), au député.* » L., chauffeur de poids lourd de La Roche-sur-Yon, veuf, père de deux enfants a lui aussi « *besoin de recevoir quelque chose* ».

Plusieurs pages demeurent vierges de tous renseignements sous le nom du soldat. Soit l'homme ne souhaite pas se confier. Soit le temps a manqué à l'officier chargé d'autres fonctions quelques semaines plus tard.

Travaux de terrain au cantonnement d'Anor un quotidien monotone



Le village d'Anor en Thiérache,

proche de la frontière belge, se situe à la limite sud-est du secteur fortifié de Maubeuge au long de la ligne Maginot. Dans ce pays d'étangs et de belles prairies, une usine textile, les Forges et les Aciéries aussi, font vivre la population.

La grande forêt s'étend jusqu'en Belgique.

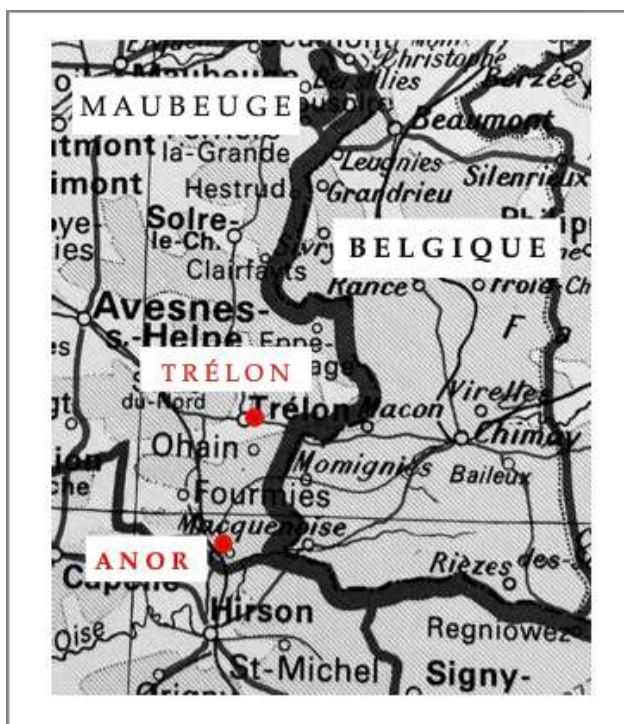
« C'est un beau paysage de grande propriété, richement aménagée ».

Le 611^e Régiment de pionniers
s'y installe le 21 septembre.

Les travaux de défense consistent à creuser des tranchées et des abris provisoires, puis des fossés anti chars. Après quoi, d'autres fossés serviront à enfouir des câbles téléphoniques au long des routes.

« Nos hommes peinent dur à cette tâche ». L'eau ne s'infiltre pas dans la terre argileuse et ruisselle vers les travaux. Les éboulements obligent à reprendre presque chaque jour le travail de la veille dans un froid vif. Cet hiver, le vin gèle parfois dans les bidons.

« La même vie continue, monotone »
Les distractions sont rares ; un bon moment tout de même, comme ce « repas magnifique avec le faisan qui a été pris par un de nos hommes en forêt ».



Le lieutenant doit partir en « permission de détente » le 27 novembre. Paul Camenen, le proviseur du lycée, attend sa visite, amusé semble-t-il par sa requête. En guise d'intermède entre leurs discussions sérieuses en ce temps de guerre, les deux hommes parleront ballon et jeux bénéfiques au moral des troupes trop souvent tentées de boire pour oublier.

Le lycée ? « Le moteur tourne, plus ou moins rond, mais il tourne »

Carte du Proviseur Paul Camenen à Jean Philippot

LYCÉE CLEMENCEAU

LE PROVISEUR

C.I.C. 83-62

TÉLÉPHONE 110-06

Nantes, le

27 nov ^{br} 1939

Cher Monsieur Philippot,
ne vous voyant pas arriver, je me
décide à vous écrire. Je ne pense
pas qu'il y ait objection grave à
vous donner une petite somme pour
vos poilus sur la caisse de la coopérative.
L'agrément du conseil ?... Le conseil
n'existe plus, ou en tout cas, je ne suis
plus qui en fait partie. Je pourrai toutefois

en acheter quelques citres comme Venise.
Je pense qu'il sera assez tôt de régler
cela quand vous viendrez. D'ailleurs
je ne sais pas quelle somme il faudrait
vous adresser, et puis on achèterait vous
le ou les ballons ?

Le moteur tournant, plus ou moins
rond, mais il tourne.

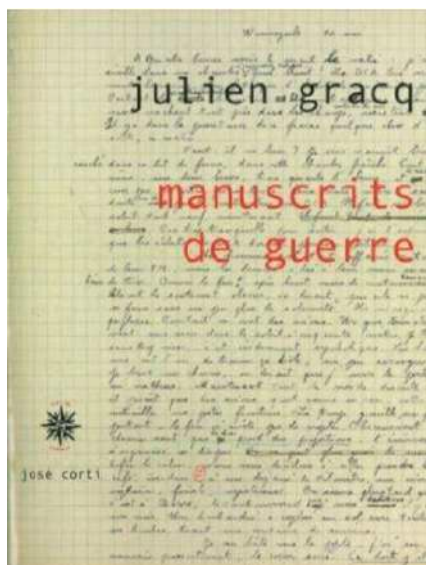
Au revoir, cher Monsieur Philippot.
Bon courage et à bientôt.

Camenen
J'ai vu ce matin L. Has : il est en
permission de détente.

« Je ne pense pas qu'il y ait objection grave à vous donner
une petite somme pour vos poilus sur la caisse de la coopérative.
L'agrément du conseil ? Le conseil n'existe plus »

Sur la même ligne de front, le lieutenant Louis Poirier, reste à distance de la guerre et des hommes

Un jugement sans appel du lieutenant Louis Poirier sur la troupe qu'il encadre, tel que révélé par la publication des *Manuscrits de guerre* de Julien Gracq en 2011 ; des notes crayonnées sur un carnet par Jean Philippot. Deux manières d'être. Les commentateurs (1) du premier cahier des *Manuscrits* citent les mêmes propos :



« Vraiment je peux dire que je ne fais pas corps »
« Que me font tous ces hommes ? La plupart déjà marqués, troupeau aboulique, fourmis absurdes dans la fourmière bousculée, et pour lesquels je n'ai ni ombre de pitié, ni sympathie. »
« De notre situation désespérée ne naît ni communion ni cordialité. Chacun est seul ...
Eh bien ! Va pour la solitude et tant mieux. »

Cette impression d'un homme détaché du monde qui l'entoure, Armand Hoog, (2) compagnon d'infortune à l'Oflag IV D en Silésie, l'a ressentie : « Ce Gracq, le plus individualiste, ... il passait là-dedans comme soutenu par son mépris, sans se laisser atteindre. »

Cependant, un jour l'officier achète du pain pour la troupe de ses propres deniers. Il use parfois d'un qualificatif moins dur : « Ces Bretons si sympathiques sont devant l'alcool comme des sauvages ». Mais, s'interroge B. Boie, « sympathiques, le sont-ils vraiment pour ce chef de section qui ne semble guère aimer les hommes ? » Pour lui, aucune proximité possible avec « ces paysans gourds et silencieux de Cornouaille ».

Aux premiers jours de mobilisation, le lieutenant du 611^e R.P. s'inquiète lui aussi de « cette masse encore amorphe ». Il se demande : ces soldats, « comment les entraîner ? leur pas lent et leur air passif me surprennent un peu désagréablement ». Mais il tente de parler à ces hommes « gourds et silencieux » selon Gracq, comme aux autres soldats de la 4^e section.

Louis Poirier est lieutenant d'Infanterie mobilisé à Dunkerque et en Flandres. (37^e R.I.) Comme Jean Philippot, il est professeur agrégé d'Histoire et de Géographie au lycée Clemenceau en 1935 avant d'être nommé à Quimper en 1937. Une différence d'âge de neuf ans et leur vie au temps de la Grande Guerre les séparent.

(1) Boie Bernhild, vol. I, p. LXXII des *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1989. Mourier Maurice, *Quinzaines*, 2011, n°1037 — Cesbron Georges, *l'École des Lettres*, juin 2011 et Kohn Ingeborg, *Le Monde*, 8 avril 2011.

(2) Armand Hoog, normalien agrégé de lettres et écrivain, cité par M. Mourier.

L'un et l'autre restent très attachés à la vallée de leur enfance mais le théâtre des opérations demeure bien éloigné de la Loire et de la douceur angevine ; Louis P., encore enfant en 1918, n'a pas souvenir de graves événements ; personne n'a été soldat dans sa famille proche.

À l'est se vit une toute autre expérience. En 1914, la guerre fait rage sur les Hauts de Meuse. Le village natal de Jean P., Tilly-sur-Meuse, se situe à moins de 20 kilomètres des Éparges, à mi-chemin entre Verdun et Saint-Mihiel. L'adolescent de treize ans, accompagne son grand-père qui ramène dans son charriot le corps de son père mort au Fort de la Chaume. Le salut au cercueil de multiples détachements rencontrés en chemin — les chefs mettent les hommes au pas cadencé, arme sur l'épaule — l'impressionne profondément.

À présent, les deux hommes subissent l'attaque éclair des Allemands, comme des milliers de civils et militaires à la frontière du Nord.

Mai 1940 : après l'attente, sombre printemps avant le retour

Détaché du 611^e RP depuis le 12 janvier, Jean Philippot occupe le poste de chef de subdivision, celle de Trélon - Anor, dans le service des cantonnements. La direction des Foyers et la reconnaissance des cantonnements prennent chaque jour davantage de temps. Il faut améliorer les conditions de logement des hommes — *« tâchons d'apporter à nos gars le maximum de confort »* — et d'agrément dans les Foyers, celui de Trélon et les annexes créés à Moustier-en-Fagne et à Eppe Sauvage au nord d'Anor.

Cependant, la situation évolue. *« Enfin on vit dans un état d'alerte »*. Début avril, commencent la grande bataille navale de Norvège et son invasion le 9 avril. *« La Norvège se défend. On attend avec impatience l'issue de la lutte »*. Espoir déçu. Le 13 avril : *« La bataille continue, mais on a peu de nouvelles »*.

Première semaine d'invasion

Un mois plus tard, le vendredi 10 mai, stupéfaction : *« C'est la radio qui nous apprend l'invasion et personne n'a été prévenu de l'alerte »*, contrairement à toutes les menaces précédentes. Ainsi en mars, les mesures immédiates avaient été prises. *« Un sentiment de confiance nous réconfortait, avant toute attaque réelle, nous nous préparions à faire face. »*, *« pourquoi ce retard ? »*. Le lieutenant fait le tour de ses équipes. *« Sans casques et sans armes, mes gars s'inquiètent. »* Et *« Le commandant n'a pas d'instructions à nous donner - il ne sait rien, il ne décide rien »*.

Les bombardements commencent. La gare d'Anor est touchée, puis celle de Trélon. À partir du mercredi 15 s'ouvre la période la plus dure du séjour à Anor. Au flux des réfugiés belges s'ajoutent des troupes françaises en repli. L'ordre d'évacuation est donné, mais l'étonnante attitude de responsables civils soucieux de quitter les lieux rend difficile l'application d'un plan pourtant établi à l'avance. Dans ce contexte de *« carence presque totale »*, il faut organiser le départ de toute la population dépourvue de voiture. En trois heures avant les dangers de la nuit, c'est chose faite grâce à l'aide de quelques hommes de bonne volonté : le curé, le garde champêtre, un jeune conducteur de poids

lourd et — « *la Providence a prévu mes difficultés* » ! — un autobus parisien dut rester sur place le matin. « *Mais quel monde !* »

Sur les routes s'étire « *un long et triste cortège* » de malheureux civils entassés sur des charriots avec leurs ballots, des voitures de tourisme et des convois militaires etc. Ce spectacle « *vous déprime plus que le danger et la menace des corbeaux ennemis* ».

Enfin, c'est la rencontre avec un capitaine décidé à faire face. Ensemble il leur faut stopper les fuyards, « *rameuter* » tous les hommes prêts « *à faire leur devoir* », gagner le canal de l'Oise afin d'organiser une opération de résistance sur le pont d'Étreux. Mais, le 17 mai, envoyé en mission au PC du général Giraud à Wassigny pour demander des munitions, Jean Ph., blessé au pied, est évacué sur Compiègne puis Alençon.

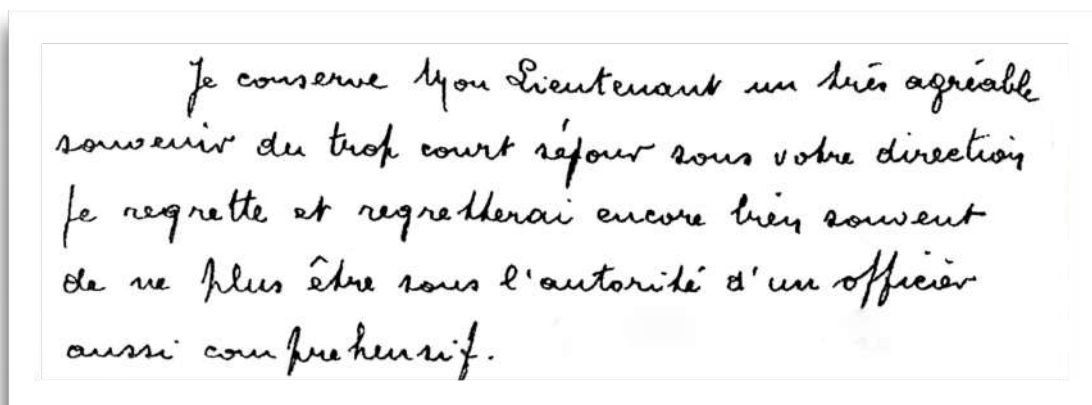
Loin du front

À l'hôpital d'Alençon, où il séjourne en convalescence jusqu'au 27 juin, Jean Philippot se remémore ses multiples interrogations face aux épreuves vécues en cette semaine de débâcle insensée et note avec fermeté :

« *Paul Reynaud lui même devait reconnaître à la tribune l'impréparation de la 9^e armée, son manque de cadres, l'inaptitude, l'imprévoyance de ses grands chefs. Il faut aller plus loin : la trahison seule peut expliquer les faits que nous avons tous vécus avec terreur.* »

Ce mois de juin, l'un des hommes qui l'assistaient lui donne des nouvelles des uns et des autres, lui conte ses « pérégrinations » et lui apporte comme un témoignage de reconnaissance.

« *Ceux qui ont été sous vos ordres au groupe d'Anor - Trélon et que j'ai retrouvés ici ont été heureux d'avoir de vos nouvelles et vous présentent leurs respects.* »



Extrait de la lettre de Tony Vuylsteke adressée à Jean Philippot le 9 juin 1940

Rendu à la vie civile, le lieutenant tourne à l'envers le petit carnet noir. Le professeur note chaque jour le sujet de la leçon, celui des compositions, les élèves interrogés en classes secondaires ou préparatoires aux grandes écoles (Saint-Cyr, agro) ... *Lundi 11 nov. Agro. Les côtes ... Jeudi 14 nov. Cyr - Le Second Empire.*

Danielle Rapetti